

## Tremble !

Patrick Bérubé, *Ébranlement*, Le Lieu, centre en art actuel,  
Québec, 21 février au 24 mars 2013

Chloé Grondeau

Number 115, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grondeau, C. (2013). Review of [Tremble ! / Patrick Bérubé, *Ébranlement*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 21 février au 24 mars 2013]. *Inter*, (115), 66–67.



Photos : Patrick Altman.

## TREMBLE !

► CHLOÉ GRONDEAU

Après une exposition solo à New York, dans le cadre du festival *Montréal-Brooklyn* mené par le Centre Clark, Patrick Bérubé revient avec une installation, *Ébranlement*, pour Le Lieu, centre en art actuel. En deux mois, l'artiste prolifique présente une nouvelle proposition, réunissant objets et dessins.

Cela faisait plusieurs années que Patrick Bérubé avait délaissé l'installation et l'intervention *in situ* au profit d'un travail aux dimensions « plus objectales », de ses dires, la conséquence directe des multiples résidences réalisées puis de son intégration au sein d'une galerie commerciale, la Galerie [sas] à Montréal. Des contextes et problématiques l'ont contraint à faire évoluer son travail en privilégiant l'exploration et la production en atelier. Cependant, ses dernières expositions laissaient présager son envie de revenir à ses premières amours. Au sein des espaces de monstration, il réinstaurait déjà un dialogue entre les pièces, présentant des dispositifs comme *Lies* (2010) et *Incidence* (2012) où chacun des objets, des images ou des sculptures entrait systématiquement en résonance avec les autres. Resté malgré tout fidèle à la volonté de mettre à mal les sens et les certitudes des visiteurs, il n'a jamais cessé d'user d'une forme poétique du naïf, propice à déstabiliser celui qui veut bien se laisser happer par cette parenthèse (dés)enchantée.

C'est avec *Ébranlement* qu'il affiche clairement son retour à l'installation. La galerie du Lieu est totalement revisitée. Murs et cloisons sont érigés, scindant l'espace en trois écrans *monstratoires* prêts à recevoir la démarche multiforme et cynique de l'artiste. Bérubé y déploie un bel ensemble d'objets, de sculptures et de dessins aquarellés produits spécifiquement pour l'occasion, le tout ponctué de quelques pièces familières pour qui suit son travail, *Duvet de canard*, *Failure*, *Fur* et *Dirty* ayant déjà été présentés lors d'expositions précédentes.

Entrer dans l'univers de Patrick Bérubé, c'est un peu comme vivre une expérience pop sous acide, une vision quasi hallucinatoire qui cultive l'état limite où l'objet installatif oscille joyeusement entre surprise et malaise. Cependant, que le visiteur ne s'y méprenne pas : l'utilisation d'un langage ludique et d'objets familiers déployés dans une scénographie couleur layette est un subterfuge qui permet à l'artiste de présenter une œuvre à la lecture double. Relevant l'importance du « comment montrer » et du « comment voir », *Ébranlement* ne se livre que partiellement et joue de l'affect comme un révélateur aux multiples strates.

Il n'est possible d'appréhender une installation qu'en prenant le temps d'en arpenter le dispositif, de déambuler en son sein pour en activer le processus faisant jaillir sa singularité.

L'exploration peut commencer...

Le visiteur est invité à pénétrer dans l'espace central de la galerie, mué en une salle d'attente aux tons pastel, suscitant ainsi une incertitude d'autant plus inquiétante qu'elle peine à en identifier la cause. Quel tour l'artiste a-t-il encore bien pu nous jouer ?

Six chaises sont sobrement disposées les unes à la suite des autres. Sur l'une d'elles, *Duvet de canard* (2012), œuvre antérieure issue du bestiaire de l'artiste, propose, par le biais d'un coussin peuplé de poussins naturalisés, une métaphore critique de l'ineffable quête de confort de l'homme. Ce qui fait le bonheur des uns semble ici faire le malheur des autres. Parmi cette austère farandole : trois tables basses. L'une, située au centre, sert de réceptacle à des plantes, seule présence de vie au sein du lieu d'exposition. Les deux autres encadrent la scène, traversées de part en part de piles de revues *National Geographic* aux allures de colonnes sculpturales érigées en monuments mortuaires dédiés à la nature. Leur tranche, arborant numéros et objets, semble se transformer en une sorte d'épithaphe au préambule funeste : la date de naissance de l'artiste gravée sur les tables fait la promesse sans ambages d'une mort prochaine. Au-dessus, tout comme le sablier composé de cendres et installé sur le mur lui faisant face, une horloge semble être le portrait d'un instant précis, une attente inlassable face à un temps figé par des aiguilles immobiles. À ses côtés, des aquarelles, diptyque où l'enfant, caché sous une table et masqué d'un tronc d'arbre, se trouve par la suite recontextualisé au cœur d'une maison écroulée, refuge ultime contre les tumultes à venir. C'est que le plus surprenant reste à venir...

C'est en avançant au cœur de cette installation fallacieuse que celle-ci prend toute son ampleur et que quelques inquiétants processus font alors basculer cette image familière : l'ensemble des objets se met à trembler. Le visiteur en mouvement active la vibration des œuvres et transforme le lieu en un impressionnant tremblement de terre. Décontenancé, apeuré, il tremble lui-même, éprouvant une certaine difficulté à se remettre de l'importante teneur de son rôle. Celui qui pensait occuper une position passive devient l'activateur du processus même de l'œuvre. La touche de l'artiste est là, sous nos yeux. Rendues dans une forme simple et souvent délirante, des pièces remplies de contradiction cherchent à intensifier le malaise et la confusion en plongeant d'abord le spectateur dans un univers rassurant pour mieux le surprendre par la suite. Et, comme si le trouble déjà suscité ne suffisait pas, s'ensuit un jet de fumée à l'éruption aléatoire, tout droit sorti d'une prise électrique. L'œuvre vivante paraît continuer sa rébellion et crache son amertume face à celui qui cause sa propre perte.

Tout comme l'oiseau de *Failure* (2009), l'homme, animé de désirs vains et destructeurs, se lance inlassablement en quête de palliatifs aux utopies effondrées de notre siècle. Un comportement que l'artiste, soucieux d'en accentuer l'artifice, souligne au moyen de théâtraux rideaux rouges, puis se plait à décliner sous forme de commentaires métaphoriques. Une affiche propose au regardeur de « perdre du poids », titre et image d'une œuvre *bérubéenne* préexistante où un poids en acier est littéralement entamé par la morsure de ce qui semble être une dentition robuste. Au fond de la salle siège un socle rectangulaire et démesurément long pour l'objet qui y repose : une sonnette aux allures duchampiennes, protégée par un cadre de plexiglas proposant de hisser l'objet au rang d'œuvre d'art tout en plongeant le visiteur dans l'extrême frustration de ne pouvoir se délecter du plaisir jouissif d'en activer sa fonction première. Surplombant l'œuvre, *Achievement* (2013) se veut une pièce au signifiant pluriel, à la fois oiseau de bon et de mauvais augure. Figure de l'astre culminant ou froid logo composé de sceaux dorés ? Symbole lumineux ou allégorie contemporaine prééminente et performative au sein de laquelle l'inscription à la lecture quasi polysémique d'*achievement* vient renforcer l'ambiguïté ? Le mot flirte en effet entre sa proximité orthographique, « achèvement », et sa traduction anglaise, « succès ».

Attiré par une lumière rouge, l'œil continue son exploration et pénètre au cœur d'une seconde pièce à la scénographie plus épurée. Le visiteur fait alors face à un mur fendu, source de cette fameuse lumière à la couleur apocalyptique. Là gît un boîtier au cœur duquel une sculpture de souffre arbore fièrement sa forme chaotique et merveilleuse, forgée par la nature elle-même.

Enfin, c'est en revenant sur ses pas que le visiteur peut accéder au troisième espace :

deux cadres composés de poussière trônent sur l'un des murs d'une étroite pièce sombre. Les inscriptions *Fur* (2010), pour le premier, et *Dirty* (2010), pour le second, se fraient un chemin parmi ce mariage de fibres et de débris d'une vie antérieure. La noirceur de l'installation réside pourtant derrière le regardeur qui, se penchant pour observer le chaos à travers les traits d'un soleil naïvement dessiné sur une vitre salie, se retrouve coiffé de deux rideaux turquoises à la dramaturgie acidulée. Là, une table et des chaises d'enfants renversées, recouvertes de cendres et surplombées d'un boulier esquissant une croix catholique, portent les mêmes stigmates d'une catastrophe passée, terreau fertile d'un faux germe « pixellisé » au vert effrontément lumineux. En toute conscience du trouble qu'il génère, Patrick Bérubé use ici de l'imagerie propre à l'enfance et crée un terrain propice à la réceptivité du visiteur plongé dans l'incertitude et le malaise de ce qu'il contemple. L'absence de l'être emprunt de vie s'évanouit dans ce qui

semble être les conséquences de nos comportements individuels et collectifs.

Non dénué d'humour, l'artiste nous dévoile un rapport plus frontal à la mort. L'être humain constamment ébranlé par de petites contrariétés semble ici rencontrer l'ébranlement ultime et faire face à sa propre finitude. Ainsi, *Ébranlement* joue sur de multiples sens et se plait à opérer un constant va-et-vient, relevant la propension de Patrick Bérubé à créer des passerelles entre le regardeur et son objet afin de préserver ce dernier de la potentielle opacité de l'œuvre, sans pour autant nier l'importance de son propos et sa capacité à faire sens. ◀

CHLOÉ GRONDEAU a fait ses armes au sein du Frac-Collection Aquitaine puis des *Rencontres internationales Paris/Berlin/Madrid*. En 2010, elle rejoint la Fabrique Pola en tant que membre de l'équipe de Zébra3/Buy-Self où elle s'occupe, entre autres, des résidences d'artistes internationales. En 2012, elle initie le collectif de jeunes commissaires S\\E//C. Chloé Grondeau est diplômée d'un master en arts visuels et d'un DUT en gestion des organismes culturels. [chlogrondeau@hotmail.com](mailto:chlogrondeau@hotmail.com)



Photo : Patrick Bérubé.